

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 8

Artikel: Un Suisse qui a su faire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190920>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Racontez-moi donc ça, père Padois.
— Hier au souer, d'vers ménuit, j'ai été réveillé en sursaut par deux coups frappés, tout près de mon lit, à la cloison de l'étable... Deux coups ben secs... deux coups donnés, ben sûr, par la main d'un esquelette...

— Qui qu'est là ? que j'ai dit.

Et j'ai entendu eune petite voix mourante qui disait comme ça :

— C'est moué, Véronique, ta femme.

— Qué qu'tu veux ? que j'y ai demandé en tremblant comme la feuille.

Et la même petite voix mourante a répondu :

— Je veux qu'tu donnes la *Rousse* pour qu'on m'dise des messes.

— La *Rousse* ? interrogea Fontaine, qui jouait son rôle à merveille, qu'est-ce que c'est que la *Rousse* ?

— La *Rousse*, mon gars, c'est ma pus belle vache... eune vache qui vaut vingt pistoles comme un sou.

— Diable ! C'est une somme !

— C'est criant, quoi !... Et eune femme que j'ai si ben soignée ! Eune femme à qui je ne refusais ren !... Un tas d'affaires sucrées à tous les r'pas... des manières de crèmes... Sans compter les p'tites boulettes de viande crue qu'elle avalait sans *plâcher* ⁽¹⁾. O m'a coûté les yeux d'la tête, quoi !... Et dire que tout ça n'a servi d'ren !... O n'pouvait pas s'guéri, o crachait sa *courée* ⁽²⁾... Je n'regrette point l'argent qu'j'ai dépensé, c'est seulement pour dire qu'o devrait ben m'laisser tranquille, à c'theure qu'olle est morte, et n'point v'ni m'prendre la *Rousse*, ma pus belle vache... Eune berbès aurait aussi ben fait l'affaire...

— Vous en parlez à votre aise, vous, père Padois ; mais si vous étiez dans le purgatoire...

— Tu crois qu'olle est dans l'*pruca-touère* ?

— Dame, père Padois, si elle était au ciel, elle n'aurait plus besoin de prières.

— C'est vrai ; tu as raison... Seulement c'est ben d'sa faute si olle est dans l'*pruca-touère*... Olle était si mauvaise !... O m'a fait queuqu'fois ben du *deu* ⁽³⁾, mon gars.

— Eh bien ! il faut la laisser dans le purgatoire.

— Tu parles ben, toi ; mais o r'viendrait, toutes les nuits, m'faire mourir d'frayeur... Je n'te mens point : j'en ai pus peur que du *diabe*... Non, j'aime core mieux donner la *Rousse*... D'ailleurs j'l'a z'ai amenée, olle est à la porte du *proshytère* et je n'la remmenerai point... Seulement tu diras à monsieur l'recteur qu'y peut ben chanter eune bonne grand' messe, car la vache que j'li donne est eune bonne vache.

Le soir, à son retour, en apprenant qu'on lui avait amené une vache, l'abbé Renaud se montra très surpris et ensuite très contrarié.

— Ma parole d'honneur ! s'écria-t-il, en haussant les épaules, ils ont tous perdu l'esprit, avec leurs revenants... Demain matin, j'irai trouver le père Padois pour

lui dire que je ne veux point de sa vache.

— Mais puisque sa femme, la défunte Véronique, lui a dit de la donner, hasarda Victoire. On doit toujours respecter la volonté des morts.

L'abbé Renaud leva de nouveau les épaules.

— Vous ne croyez donc pas que les morts reviennent ? reprit la servante.

— Je crois que Dieu est grand et que sa puissance est infinie.

— Eh bien ! alors, pourquoi le bon Dieu ne permettrait-il pas que...

— Tu m'ennuies ! interrompit l'abbé impatienté. Je te répète que le père Padois a perdu l'esprit... et toi aussi...

Fontaine, le rusé petit bossu, riait dans sa barbe, et se gardait bien de dire son opinion sur les revenants.

Le lendemain matin, après sa messe, M. Renaud se rendit chez le père Padois, mais celui-ci refusa d'entendre les raisons que lui donna l'abbé.

A tout ce que le prêtre lui disait, le bonhomme se contentait de répondre :

— La femme le veut, monsieur l'recteur, la femme le veut.

— Eh bien ! fit l'abbé à bout d'arguments, reprenez votre vache et je dirai des messes pour rien.

— Nenni, monsieur l'recteur, je n'la r'prendrai point... J'connais trop ben Véronique ; olle était entêtée comme un mulet... Dès ce souer o r'commencerait son jeu... Non, la *Rousse* est sez vous et olle y rest'ra.

L'abbé Renaud fut donc forcé de faire taire ses scrupules et de garder la vache.

Victoire était heureuse : elle avait une vache. Deux fois par semaine, les manches retroussées et la figure épanouie, elle barattait avec ardeur le lait de la *Rousse*, qui donnait du beurre d'une finesse et d'un goût exquis. La vieille servante était tous les jours d'une humeur charmante... ce n'était plus du tout la même femme. Elle fredonnait, maintenant, du matin au soir en faisant son ménage, ou causait avec Fontaine, qu'elle avait fini par prendre en amitié.

Cette amitié pour le petit bossu lui était venue à la suite de cette réflexion qu'elle avait faite, — sans pourtant se douter de rien, — que Fontaine devait être pour quelque chose dans tout ce qui arrivait à son recteur. Croyant sincèrement à l'heureuse influence des queues de lézards et des cordes de pendus, la bonne femme se disait qu'après tout les bossus, eux aussi, pouvaient bien porter bonheur.

Victoire voyait donc approcher avec chagrin le moment où Fontaine, dont le bras était guéri, quitterait le presbytère.

— Savez-vous ce que vous devriez faire ? dit-elle un jour à l'abbé Renaud.

— Non, Victoire.

— Eh bien ! vous devriez garder le petit bossu ici. Votre sacristain est vieux et malade, Fontaine pourrait l'aider et, plus tard, le remplacer.

Le soir même, l'abbé Renaud soumit à Fontaine le projet de Victoire et n'eut pas de peine à le décider à rester au presbytère.

— J'accepte, monsieur le recteur, dit le petit bossu. Avant mon accident, ajouta-t-il avec un sourire, je *sonnais* du biniou pour faire danser les garçons et les filles au noces villageoises ; ici je sonnerai les cloches pour appeler les fidèles aux offices... Sonnerie pour sonnerie, celle-ci vaut bien l'autre.

Inutile, je pense, de dire qu'à Trévernan les revenants continuent, de loin en loin, à faire parler d'eux et à effrayer les gens.

Ghose assez curieuse : Nogaret, ce poltron de Nogaret, qui n'a pourtant jamais rien vu ni entendu, est peut-être de tous le plus effrayé.

L'abbé Renaud se montre toujours très contrarié quand on vient lui raconter des histoires de l'autre monde et le prier de dire des messes pour des âmes en peine. Cependant, ce qui le console, c'est qu'il peut soulager les misères de bien des vivants avec l'argent que lui rapportent les morts.

LÉOPOLD SABOT.

Un Suisse qui a su faire.

Un de nos compatriotes, qui avait été employé pendant de longues années dans un grand commerce de charcuterie, à Paris, songea enfin à s'établir pour son propre compte. Mais, son installation achevée, il ne tarda pas à se convaincre, à ses dépens, combien la tâche de créer une clientèle est ingrate et difficile.

Cependant, le nouveau charcutier ne se découragea point. Il avait appris à connaître son public ; il en savait tous les caprices, tous les côtés faibles ; il avait pu se convaincre maintes fois combien ce qui est nouveau a de succès chez les masses, en France tout particulièrement.

Une idée lumineuse lui vint subitement à l'esprit ; — et cette idée devait faire sa fortune.

Il annonça à grand fracas, dans les journaux les plus courus de Paris, que dans la provision de saucisse fraîche, mise chaque jour en vente chez lui, se trouverait une pièce de 5 fr. en or, qui y serait mise en présence d'un agent de police du quartier.

Chaque jour donc, la pièce était introduite dans le tas de chair hachée destinée à la saucisse, qui s'arrangeait ensuite en hautes spirales près des vitrines et bien en vue des passants.

Ce moyen, aussi ingénieux qu'original, réussit au-delà de tout ce que notre charcutier avait espéré. Dès le lendemain de la première annonce, on fit queue dans sa boutique ; tous les matins la provision de saucisse était augmentée, et le soir, il n'en restait pas une once sur le marbre blanc du comptoir.

Il va sans dire que chaque client

(1) Mâcher.

(2) Poumons.

(3) Chagrin.

espérait trouver la pièce d'or dans son kilo de saucisse ; et dans nombre de familles d'ouvriers on en mangeait sinon tous les jours, du moins deux ou trois fois par semaine.

Le soin qu'on mettait à découper cette saucisse à table, à en écarter scrupuleusement les chairs sur son assiette, et par conséquent la lenteur avec laquelle on la mangeait, en rendait la digestion si facile qu'elle paraissait préférable à toutes les autres.

Le nombre des clients ne fit que s'accroître chez notre compatriote qui, après dix ans d'établissement, remettait son commerce, encore aujourd'hui l'un des plus prospères en ce genre dans la grande capitale.

Lè voyageu boutequi.

Lè voyageu dè boutequa, cliào lulus, adé bin revou et bin pimpà, que roudont décé, delé, po offri dà martchandi ài boutequi, sont dà gaillà à boutafrou et à forta pliatena ; et l'est bin dinsè que lè faut, kà s'on vao férè allà lo comerce, faut savai menà lo mor.

Lo màiti dào teimps cliào compagnons sont dà farceu dào diablo, et y'a dè quiet sé toodrè lè coûtès dè lè z'ourè quand sont on part dè leu einseimblio et que sè metton à se couïena à bin à bragà, kà po bragà, à leu lo pompon.

L'autro dzo que y'eïn avai dou pè la pinta dào Grand-Pont à Lozena, ion dè pè Berna et l'autro dè pè Dzenéva, sè bragavont d'étrè destrà cognu, et à lè z'ourè, on conseillier fédérau à bin on empereu ne lo sont pas mé.

— Por mè, se fasai cé dè pè Berna, qu'avai nom Mistroufe, se vo z'alladè à Berna, et que vo demandéyi à quoui que sè sai, iò demàorè monsu Mistroufe, tsacon vo derà : Monsu Mistroufe ! vo ne lo sèdè pas ! eh bin ye demàorè drài decoutè lo palais fédérat.

— Eh bin mè, se lài repond lo « dieume-dane », qu'on lài dit Freluche, se on étrandzi dào défrou arrevè à Dzenéva po vairè la vela et que demandai iò que l'est lo novè théâtre, qu'on dit tant bio, tsacon lài derà : C'est bin ési à trovà, kà l'est tot proutso dè tsi Freluche.

On quartettàrè remotsi.

Djan à Tromblon, on vilhio quartettàrè, a on gran dè sau dézo la leinga qu'a tant dè vertu, que lo gaillà est adé assàiti, et coumeint lo vin ne lài fà pe rein, faut adé que golliassai oquiè dè pe foo : dào mame, dè la

dzauna, dào kratse ; enfin quiet que sai poru que cein lài rapai bin adrài la gardietta.

L'autro dzo, lo menistrè que lo reincontrè, sè peinsà dè lài férè on aleçon et dè lo bramà on bocon dè cein que bévessai dinsè, et lài fà :

— Etiuta, me n'ami Djan, faut que tè diéssu oquiè : c'est que cein mè fà dè la peina dè vairè on dzeinti coo coumeint tè tant bairè dè clià rata-touille dè schenaps. T'as bin too, et rappela-tè que ton pe grand ennemi c'est clià bourtià dè goutte.

— Eh bin, monsu lo menistrè, repond lo soiffeu, vo no ditès portant àò prédzo que faut amà sè z'ennemis, et l'est cein que fé.

— Binsu que lo dio, lài refà lo menistrè, mà ne dio pas que lè faut avalà !

Un campagnard venait d'être nommé suppléant de l'officier d'état-civil, sans avoir été consulté à l'avance. Il était cependant assez flatté de cet honneur inattendu, mais ne pouvait se rendre compte de ce qu'était un suppléant. Après y avoir longtemps et vainement réfléchi, il se rend chez un de ses voisins et lui demande :

— Toi qui sais tout, ils m'ont là nommé suppléant, dis me voir ce que c'est.... Je ne sais pas ce que c'est qu'un suppléant.

— C'est bien simple, répond le voisin, je vais te l'expliquer. Si, lorsque tu laboures avec tes deux chevaux, l'un de ceux-ci tombe brusquement malade, et que tu le remplaces par un bœuf, le bœuf c'est le suppléant, voilà.

— Ah ! c'est comme ça !... Eh bien, je ne veux pas être le bœuf, moi !... Entends-tu ?...

On annonce la création à New-York et à Londres, de clubs dit des « Treize » qui ont pour but de lutter contre certaines superstitions populaires. Ainsi, tous les treize du mois, les membres réunis par groupes de treize, tiendront leur assemblée générale. Ils ont l'intention de commencer toutes les entreprises un *vendredi* et de se mettre *treize* à table, de renverser le sel en dinant, en un mot de faire tout ce qui, dans l'esprit populaire, passe pour « porter malheur. »

Aimez-vous les monologues et les actualités comiques ? La librairie Ollendorff publie un petit recueil de M. André Godard sous ce titre : *Pour dire dans les soirées*. Plusieurs pièces, l'*Esprit enleveur*, la *Leçon de Patagon*, etc., créées récemment par MM. Coquelin cadet et Galipaux, ont obtenu un vif succès de rire. (Prix : 1 fr. 50)

Le dernier numéro du *Semeur* (Aug. Vulliet, directeur), est excessivement varié et intéressant ; il nous est une nouvelle preuve des soins apportés à cette publication et des mérites de ses nombreux collaborateurs.

Réponse au problème de samedi : 9 heures 49 minutes 5 $\frac{5}{11}$ secondes. — Ont donné la solution juste : MM. Alph. Jaton, Lapraz ; Oscar Stierzing ; Ernst, cafetier, Chevilly ; Henri Bron ; J. Pavillard, Rosiaz ; Société des Jeunes commerçants, Lausanne ; Hæfeli, Lausanne ; Menu, cafetier, Nyon ; Mercier, Daillens ; Vellauer, Nyon ; Terrapon, Prez-vers-Siviriez ; Bavaud, Yverdon. — La prime est échue à M. Mercier, à Daillens.

Voici un autre problème du même genre, proposé par un abonné :

Une montre avance de 10 secondes $\frac{2}{3}$ par heure. Le dimanche, à 8 heures du matin on constate une avance de $\frac{1}{2}$ heure. — Quel jour et à quelle heure cette montre a-t-elle été réglée ?

Prime : Quelque chose d'utile.

OPÉRA. — On annonce pour mercredi 27 courant : **Le petit duc**, opéra-comique en 3 actes, de Meilhac et Halévy, musique de Lecoq. — M^{lle} Pirard jouera le rôle du duc de Parthenay. — Si nous ne nous trompons, ce charmant opéra n'a pas été donné à Lausanne depuis 1879.

Boutades.

La conversation roule sur une dame qui est née le 29 février.

— Elle est bien heureuse, dit une vieille fille.

— Pourquoi donc ?

— Elle n'a une année de plus que tous les 4 ans.

Entre voisines :

— Bonjour, comment vont les enfants ?

— Mais très bien, merci. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'ils soient moins bêtes que leur père.

— Soyez tranquille, chère amie, vous serez exaucée, car vous ne demandez pas l'impossible.

— Un soir, madame S..., qui a la manie du piano, en servait à ses invités en veux-tu, en voilà. Au huitième morceau, elle s'arrête et dit : « Il faudra que je change prochainement de piano ; celui-là est un peu sourd. »

— Il est bien heureux, dit un des assistants.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.